

Fleur DE CENT-LYS

LA LUNE ET LE SOIR

à P.

*J'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur ;
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire.*

*Phèdre, Racine
Acte I, scène 3*

Deux roses entremêlées, une rouge et une blanche, voguaient doucement sur la surface moirée de l'océan apaisé. Elles se dirigeaient patiemment vers le triangle de lumière métallisée qui zébrait l'étendue sombre. Et enfin elles le rejoignirent. L'eau fleurie sembla gonfler ses poumons dans un soupir de quiétude et de bien-être, avant de reprendre ses ondulations majestueuses.

Alexis leva les yeux vers le ciel étoilé, et vit le fin croissant de Lune lui sourire. Deux grosses larmes dégringolèrent par-dessus ses joues, malgré la promesse qu'il avait faite. Zut alors.

« Mais je vous assure, Fleur-Agathe, ce n'est pas de la tristesse..., pensa-t-il très fort. Pardon... C'est vrai que le vouvoiement est stupide. C'est toi qui as raison. Donc je te l'assure, Fleur-Agathe, je ne suis pas triste. Ou alors... juste un petit peu. »

C'était des larmes de bonheur. Non, pas de bonheur... Plutôt d'exaltation. Les frissons qui nous envahissent lorsqu'on est face à quelque chose qui nous dépasse... et que l'on trouve beau. La magnificence d'un absolu que l'on ressent. Et qui nous donne confiance en la vie et ses trésors...

Alexis, debout sur cette plage sous le ciel nocturne le plus pur qu'il eût jamais vu, se trouvait devant l'univers. Et pour la première fois depuis des années de survie, il reprit conscience ainsi que goût de vivre.

Alors deux autres larmes remercièrent son étoile filante qui, il le savait, explosait de bonheur à ce moment précis, en ce soir agité que la Lune douce et tranquille essayait d'apaiser.

Et elle fut libre pour de bon.

Quelques heures plus tard, il avait quitté la plage de Bretagne et était de retour dans son appartement parisien. Un appartement immense, bien trop grand pour une personne seule. Mais c'était Natasha qui l'avait choisi, et elle y avait mis tellement d'elle-même que le quitter reviendrait à perdre à tout jamais ce qui lui restait d'elle. Et ça lui semblait encore insurmontable.

Tout en se préparant un verre de vodka-orange, Alexis se remémorait non sans agacement les conseils de ses proches, unanimes à ce sujet. Ils voulaient qu'il déménageât, qu'il quittât des lieux empreints de souvenirs qui l'empêchaient de faire son deuil.

Qu'est-ce qu'ils savaient du deuil, au juste ?? Pour eux, c'était pleurer un bon coup et puis tourner la page ? Hein ???... Pour les larmes, il était vainqueur. Mais le chapitre suivant était encore inaccessible. Il n'était pas assez fort, ni assez endurant, pour pouvoir l'atteindre.

Evidemment qu'il se rendait compte que ce n'était pas sain de rester entouré de souvenirs, ces odieuses chimères. Mais il avait l'impression que Natasha pourrait revenir d'un moment à l'autre, puisque rien n'avait changé. La décoration était la même, les meubles étaient les mêmes, il n'avait pas touché à ses vêtements dans les placards, et son bureau où régnait un joyeux désordre l'attendait toujours... Alexis n'avait pas touché non plus au petit mot doux qu'elle lui avait écrit le matin de l'accident, et dont les lettres amples trônaient majestueusement sur le bloc-notes mural de la cuisine...

Il avait besoin de tout ça. Il avait l'impression qu'elle ne l'avait jamais quittée. Qu'elle était juste un peu en retard... Mais en même temps – et maintenant il se l'avouait – ça le faisait hurler de douleur intérieurement. Toute cette mise en scène n'était qu'un leurre, sa femme était morte dans un accident de voiture cinq ans auparavant et elle ne reviendrait plus. Et ces

souvenirs qui étaient sa seule raison de vivre lui devenaient de plus en plus insupportables. Il ne savait plus comment sortir de cette impasse.

Déménager... Solution radicale. Le problème, c'était qu'il ne savait pas s'il survivrait à un déménagement. Natasha était amoureuse de cet immeuble haussmannien, de cet appartement gigantesque où ils s'étaient installés après leur mariage et qu'elle aurait tant voulu emplir de rires et de jeux d'enfants...

Mais elle n'était plus là. La mort les avait séparés plus tôt qu'ils ne l'avaient prévu. Et depuis, Alexis avait pris la mauvaise habitude de ne plus jamais fermer la porte d'entrée. Et si jamais elle voulait revenir mais que ses clefs avaient été broyées en même temps que la carcasse de la voiture ?...

C'était de la pure démente. Il en avait conscience, c'était déjà ça. Personne n'était au courant... Heureusement !! Il imaginait d'ici les Unes des journaux à scandales : « Scoop !! Alexis de Ballais-Harcourt interné en hôpital psychiatrique !! » ; « La star du PAF, malade mental !! » ; « De Ballais-Harcourt croit aux fantômes !! »

Alexis partit dans un rire nerveux. Il ne pouvait même pas devenir fou de chagrin tranquillement... Peut-être était-ce grâce à cette pression de ce genre de presse qu'il tenait bon, en fait... « Manquerait plus qu'il faille que je les remercie... », maugréa-t-il intérieurement. Ou alors, l'énergie qu'il dépensait chaque jour pour ne rien laisser paraître était tellement intense la journée, qu'au moment de se retrouver face à lui-même, il relâchait tant ses efforts qu'il ne parvenait plus à contrôler sa lucidité. Et là, l'expression « sain d'esprit » ne signifiait plus rien pour lui.

Les fantômes... Il y avait cru, ce soir, aux fantômes... Evidemment, tout dépendait de la définition que l'on donnait à ce mot. Un fantôme n'était pas un revenant. Seuls les vivants reviennent. Les morts sont éternellement absents.

Il avait cru Fleur-Agathe. Il l'avait crue, peut-être parce qu'il avait eu besoin de la croire. Son journal était tellement plein de vérités...

Alexis se pencha vers la petite table du salon et ramassa les quatre petits cahiers qui y étaient éparpillés. Cette jeune femme était extraordinaire. Elle lui avait donné sa plus belle leçon de vie. Et pour la première fois depuis cinq ans, il n'avait pas pensé à sa femme pendant ses lectures. Rien que pour ça, il lui en serait éternellement reconnaissant. Parce que depuis, il ressentait le début d'un deuil. Enfin, il allait vaincre ses vieux démons : son ange, son ange...

Natasha.

Cruelle absence.

Cher monsieur de Ballais-Harcourt... Alexis...

(Diantre... Je ne sais pas comment je peux vous appeler !! Je viens de me rendre compte que vous ne me l'avez pas dit, en fait... Bon. Je vais prendre cette terrible décision toute seule comme une grande, alors.)

Donc !

Cher Alexis (voyez de quelle audace je suis capable...),

Vous avez entre les mains mon journal de bord, et je vous avoue que, même si j'en ai bien une vague idée, je ne sais pas ce qu'il va contenir exactement. Ce qui est sûr, c'est que c'est à vous qu'il s'adresse.

J'ai tellement de choses à vous dire, je ne sais pas par où commencer... Ben par le commencement, tiens. Ça sera un bon début, vous croyez pas ?... De la rigueur. J'ai lu je ne sais plus où que c'est un de vos maîtres mots, ça.

En fait, je déteste lire des trucs sur vous. Je me méfie toujours. J'ai entendu tellement de choses et leur contraire... Alors tout ce que je sais de vous qui ne vient pas de sa source primaire (c'est moche, comme expression !!!), je le manipule avec beaucoup de précautions.

En gros je ne sais rien de vous, quoi. Récapitulons... Je connais votre nom, votre prénom, votre lieu de naissance, votre date de naissance, votre profession, et que vous êtes veuf. Je serais une employée des services municipaux préposée à l'Etat Civil, je me délecterais de ces renseignements aussi précieux que précis. Mais... je ne suis pas une employée des services municipaux préposée à l'Etat Civil.

Connaître votre identité ne me dit donc pas qui vous êtes.

Ça me fait penser que lors des nouvelles réformes, en plus des empreintes digitales, ils devraient imposer l'empreinte de l'âme. Suffit juste d'inventer « l'imprimerie à âme ». Ce que je vous propose, c'est d'attendre que je me sente l'âme d'un Gutenberg. (Ca fait beaucoup d'âmes d'un coup !! Je m'y retrouve plus, moi.) De la rigueur, de la rigueur. Prends-en de la graine, Fleur.

Bon. Donc, commençons par le commencement.

C'était il y a quelques mois. J'avais terminé mes études à l'IUFM, et notre promotion avait été invitée à la garden-party de l'Elysée, par le biais d'une obscure relation du directeur de l'établissement avec le beau-frère du cousin par alliance de la concierge de la sœur du chauffeur du Président – ou quelque chose dans ce genre. Mais tout ça n'a pas vraiment d'importance. Le fait est que j'y étais conviée. Et vous aussi.

Je me suis retrouvée dans un milieu qui m'était totalement étranger. Je n'étais pas à ma place parmi les médaillés, les ministres, les personnalités, les convives plus ou moins illustres et illustrés... J'étais littéralement collée aux basques d'une amie beaucoup moins timide et réservée que moi (pour l'être plus, il faut s'accrocher !!) ; bref, je ne me sentais pas à l'aise du tout. Je n'avais qu'une envie, c'était de partir.

Dans ces cas-là, j'essaye de repérer des personnes qui sont dans le même cas que moi. Et puis je vous ai vu, entouré de ministres à qui vous souriez poliment, tout empêtré dans votre timidité, voûté comme pour faire oublier votre grande taille, et vos yeux emplis d'un ennui profond. Et avec ça, un regard parfois fuyant accompagné de ce sourire gêné qui est votre carte de visite hors antenne et qui vous permet de vous excuser d'être là.

Vous êtes brillant, Alexis. Et vous êtes quelqu'un de hors du commun. Ne demandez jamais pardon d'être qui vous êtes. Votre existence laissera une trace dans l'Histoire. Du divertissement à la télévision, du moins. Et ne vous récriez pas, vous le savez !!! Vous êtes trop modeste. C'est tout à votre honneur...

Bref. Et donc je vous surveillais du coin de l'œil, attendant la seconde de répit que vous auriez peut-être entre deux politesses diplomatiques et trois assauts de fans de l'animateur-vedette.

Ça a duré pas moins de deux heures. Deux heures durant lesquelles nous échangeâmes des sourires et des regards, nous comprenant mieux ainsi que par de grands discours.

Et déjà, je sentais quelque chose de nouveau poindre en moi.

Si j'avais su...

Et puis quand je n'y croyais plus, je vous ai vu vous avancer vers moi. L'air volontaire, d'un coup. Et avec un vrai sourire. Ouh la la. Vous m'avez tendu votre main, et je vous ai dit quelque chose comme : « Fleur-Agathe. Future professeur des écoles. » Et vous m'avez répondu quelque chose comme : « Alexis de Ballais-Harcourt ». Le regard fuyant. Mécaniquement. Comme si vous étiez complètement détaché de ce nom qui vous échappait de plus en plus.

Notre premier contact fut donc d'une grande originalité... Ironie à part, il fut chaleureux, et ô combien bienvenu.

« Vous êtes animateur, hein, c'est ça ?... » Et là, j'ai vu deux choses, sur votre visage : une surprise sans fin (ce qui prouve bien que, au fond de vous, vous êtes conscient de votre valeur et du fait que vous n'avez plus besoin de vous présenter...) et un intérêt naissant pour ma modeste personne. Et quand je vous ai expliqué sans prendre de gants que je ne faisais pas partie de vos fidèles pour la simple et bonne raison que je n'ai pas la télé (vous faisant comprendre par la même occasion que je me foutais éperdument de votre nom et de tout ce qui allait avec), j'ai commencé à vous intriguer. L'ironie au coin de vos lèvres en était la preuve.

Et déjà, je sentais un lien se nouer...

Nous nous sommes mis d'accord sur l'heure de notre départ de la garden-party (aujourd'hui, je me rends compte à quel point c'était un honneur que vous me faisiez, de prétexter au Président de la République un problème familial pour pouvoir vous éclipser plus tôt que prévu... avec ma modeste personne !!!), et j'ai refusé votre invitation à faire taxi à part (paparazzis oblige...) pour me rendre chez vous. Quand je vous ai expliqué que c'était parce que je n'avais jamais pris le taxi et que je préférerais prendre le métro parce que je m'y sentirais beaucoup plus à l'aise, j'ai encore vu vos deux grands yeux s'écarquiller et cette fois-ci, je n'ai pas pu m'empêcher de rougir...

Je suis partie avant vous pour qu'on arrive à peu près au même moment. Et ce n'est que dans le métro que je me suis réellement rendue compte que ma destination était... l'appartement d'Alexis de Ballais-Harcourt.

Alexis de Ballais-Harcourt.

J'ai répété ce nom plusieurs fois dans ma tête. Qu'est-ce qu'il signifiait, pour moi, avant cette rencontre ? Une image dans un écran. Un pantin en 2D pixellisé. Un cliché flou de journal à scandale. Un gros plan habituel sur les vieux Téléstar de ma grand-mère. Un type qui existait ? Certainement pas. Vous n'étiez que l'image vague d'un animateur inaccessible faisant partie d'un autre monde, d'une autre dimension : celle des gens célèbres, qui vivent sur leur planète, dépensant plus d'argent en une journée que certains n'en gagnent en un an, et n'ayant plus aucune idée des valeurs de la vie. Vous étiez une icône, une tête dans un cadre, un nom sur un programme télé.

Vous faisiez partie de ma vie sans en faire partie ; je reconnaissais votre nom, je savais qui vous étiez mais je n'y portais absolument aucune attention ; quand par hasard je voulais regarder des âneries à la télé le soir, c'était vous que je mettais parce que ça me paraissait évident, vous vous fondiez dans le décor, et votre visage ni votre voix ne m'étaient désagréables ; je ne vous adorais ni ne vous détestais, vous me laissiez complètement indifférente. Vous étiez juste une image en arrière-plan, que l'on regarde sans voir et que l'on voit sans regarder...

J'observais les gens dans le métro. Tous vous connaissaient, bien sûr. Et il n'y avait pas qu'eux : j'aurais pu citer votre nom à l'un de nos soixante millions de concitoyens, nul n'aurait ignoré votre existence. Absolument tout le monde dans notre beau pays sait qui vous êtes. Vous êtes plus célèbre que le Président de la République, ça ne fait aucun doute...

Je regardais donc mes compagnons de voyage, qui m'étaient parfaitement étrangers malgré ce point commun : vous. Si j'avais engagé la conversation à votre sujet avec ma voisine de droite, elle m'aurait donné une appréciation sur l'animateur que vous êtes et sur l'homme qu'elle croyait connaître, tout en sachant inconsciemment que pour elle vous ne restiez qu'une image, qu'un personnage, qu'une abstraction lointaine et inaccessible. Mais si je lui avais annoncé que j'avais pris ce métro pour me rendre chez vous ?... Soudain, dans son esprit, serait parvenue la certitude que vous êtes un homme de chair et de sang comme elle et moi, que vous existez vraiment et que vous avez votre place dans le monde réel... Soudain, dans son esprit, prendrait forme un homme en trois dimensions, avec une vie, des états d'âmes et des désirs...

Mais tous ces gens ne savaient pas que je me rendais chez vous. Tous ces gens qui vous voyaient plus souvent que les membres de leur propre famille, qui vous aimaient, qui vous détestaient, qui vous regardaient, qui connaissaient votre voix, qui étaient rassurés par la présence de votre bobine dans le cadre après l'heure du dîner, qui se faisaient une idée de vous bien précise... Tous ces gens pour qui vous ne restiez qu'une image parmi tant d'autres dans leur poste...

Et moi. Moi, pour qui vous deveniez une personne réelle. Moi qui me demandais pourquoi vous me faisiez l'honneur de cette rencontre. Valais-je votre illustre attention ? La méritais-je vraiment ? Ce sont encore des questions que je me pose à l'heure où j'écris... Vous êtes tellement Grand, Alexis, et je suis toute petite...

J'avais le cœur battant rien qu'à l'idée de vous rencontrer. A nouveau, certes, car nous nous étions déjà présentés. Mais décliner son identité à quelqu'un au milieu d'une foule de gens, c'est une chose, et se retrouver seule avec cette même personne dans son propre appartement, c'en est une autre !!...

Mais bref. J'étais arrivée. En remontant votre rue pour arriver à votre numéro, j'admirais, les yeux écarquillés, la beauté de l'architecture et la population qui arpentait les trottoirs. Quelle différence, d'un quartier à l'autre de la même ville... Un autre jour, la vitrine du chocolatier de luxe m'aurait fait saliver, mais je n'y prêtais quasiment pas attention. Je pensais à la guimauve, cette guimauve qui avait remplacé mes jambes... Mais j'avais toujours, le cœur battant, me tenant bien droite, moi qui, comme vous, ai toujours tendance à être voûtée par timidité...

Et ensuite, tout s'est enchaîné très vite : votre taxi m'a doublée, je suis arrivée à votre hauteur le temps que vous régliez, vous avez tapé votre code et je vous ai suivi le long d'un couloir de miroirs, vous avez tapé un autre code et vous m'avez tenu la porte de l'ascenseur.

Et ce fut lorsque nous nous sommes retrouvés seuls, face à face, dans cet ascenseur, que je me suis demandée pourquoi vous m'aviez invitée. Qu'est-ce qui vous a poussé à faire ça ? Vous ne me connaissiez pas... Qu'est-ce qu'on allait bien pouvoir se dire ? Nous n'avions en commun que la garden-party... Et puis je supposais que ce n'était pas donné à tout le monde, d'être invité chez Alexis de Ballais-Harcourt en personne... Que des comédiens, des chanteurs, des superstars aient emprunté cet ascenseur, je pouvais le croire aisément ; mais moi !!

Moi !!!!!...

Une parfaite inconnue rencontrée quelques heures auparavant, même pas tellement jolie, dont vous ne saviez rien, et par-dessus tout, pour vous presque une gamine !...

Ce qui m'étonnait tout autant (c'est pas peu dire !!), c'est que j'avais accepté votre invitation. L'invitation d'un inconnu... Illustre ! cet inconnu, d'accord, mais un étranger tout de même. Vous auriez pu être une immonde crapule, un parfait salaud, un bel enfoiré qui profite de sa notoriété pour ramener des petites jeunes chez lui pour les sauter, sans avoir à mettre quatre plombs avant de réussir à les séduire... Mais non.

Toujours est-il que je ne comprenais absolument pas pourquoi ni comment j'avais pu accepter de vous suivre, comme ça, sans savoir ce que vous attendiez de moi... Tout ce que je sais, c'est que j'avais confiance. J'avais confiance en vous. Une confiance viscérale. Une confiance aveugle – et quand je dis « aveugle », je sais de quoi je parle.

Alexis... (J'essaye d'empêcher mes larmes de couler mais c'est en vain. Alors je les laisse, et je continue.) Alexis... De nature, je suis quelqu'un de méfiant. Je n'ai confiance en personne, à commencer par moi. Je me méfie de tout et de tout le monde, j'ai énormément de mal à m'abandonner, physiquement évidemment, mais émotionnellement également... Je m'économise sans arrêt, j'économise mes sentiments... Je n'ai jamais été entière avec quiconque. En fait je m'arrange. Je ne dévoile jamais totalement qui je suis. Mais ça me dérange de plus en plus, d'occulter une partie de la réalité, de m'économiser, comme ça...

Pourquoi fais-je ça ? Je ne sais pas vraiment. Par pudeur, peut-être... Ou par peur de déplaire. Fleur est la partie visible de l'iceberg, celle que tout le monde connaît plus ou moins, avec ses multiples facettes ; quant à Agathe... C'est la face cachée. La plus importante. Celle sur qui je veille jalousement et qui ne dévoilera ses secrets qu'au plus méritant. Elle est pleine de convictions intimes, c'est le berceau de ma force intérieure, c'est ma confidente la plus fiable et ma conseillère la plus efficace ; elle est aussi la partie la plus noire de ma personnalité ; sans oublier bien sûr que mon imagination et mes désirs y trouvent refuge pour y donner naissance à des fantasmes parfois inavouables, sans cesse ranimés, entretenus et décuplés par ses soins...

J'ai cette chance d'avoir un prénom composé. Ça me permet de mettre un nom sur les deux principales facettes de ma personnalité. Je vous rassure, je suis bien loin du dédoublement de la personnalité, voire de la schizophrénie, même si j'ai longtemps été persuadée d'avoir eu une sœur jumelle, probablement mort-née... Tout ça pour vous dire que personne ne connaît réellement Fleur-Agathe. Et le plus beau compliment qu'on puisse me faire – et à ma plus grande joie, je l'entends souvent ! – c'est de me dépeindre comme quelqu'un de mystérieux... qu'on aimerait bien connaître un peu mieux. Mais pour « me connaître un peu mieux », voire plus si affinités, il faut d'abord avoir ma pleine, totale, entière confiance. Et avant vous, Alexis, j'ignorais complètement que je pourrais un jour être capable de la ressentir. De là à l'offrir...

Dans l'ascenseur, toutes ces questions se bousculant dans mon esprit, j'aurais voulu vous observer. Vous étiez là, en chair et en os, sans cadre autour de votre tête... Mais vous m'impressionniez. Déjà que je suis une grande timide, alors imaginez ma gêne et mon trouble, seule, face à un inconnu qui me laissait de moins en moins indifférente, enfermés tous deux dans un ascenseur... Ce qui m'a vite rassurée, c'était que vous aviez l'air aussi empêtré que moi dans cette confusion qui s'installait. Nos regards se cherchaient, mais pourtant s'évitaient dès qu'ils se croisaient. Et bientôt des sourires timides et gênés fleurirent sur nos lèvres... J'étais à la fois embarrassée parce que j'avais l'impression de passer pour une gamine idiote et rougissante, et inconsciemment euphorique d'avoir trouvé quelqu'un qui me ressemblait... et peut-être me comprendrait. Et cette paix, Alexis, cette paix intérieure... Votre simple présence m'envahissait d'un bien-être inouï.

On a quand même fini par sortir de l'ascenseur, et je vous ai suivi en trotinant – vous êtes grand, mais moi j'ai des petites jambes !! – dans ce couloir moqueté. J'observais le décor avec de grands yeux, émerveillée et toujours avide de nouveauté et de beauté. On aurait dit le couloir d'un hôtel de luxe dans un film. Seule, je n'aurais pas osé bouger d'un millimètre, je ne me serais pas sentie à ma place du tout et j'aurais été vite très mal à l'aise. Mais auprès de vous tout semblait si simple... tout était tellement évident...

Vous avez enclenché la poignée de la porte d'un coup sec et elle s'est ouverte. J'ai dû hausser les sourcils en signe de surprise, mais ce détail m'aurait ensuite complètement échappé si vous n'aviez pas eu cette réaction étrange...

Vous avez sursauté, Alexis, vous avez sursauté comme si vous veniez de prendre un coup de jus... Et vous avez bafouillé quelque chose comme : « ben, j'ai oublié de la fermer ?? ah non, c'était pour la femme de ménage... » Votre besoin de vous justifier vous a trahi, Alexis... J'ai bien deviné que sous ce geste – ou plutôt ce non-geste de ne jamais verrouiller votre porte d'entrée ! – se cachait un secret que je n'étais pas censée connaître... Rassurez-vous, je n'ai tout de même pas deviné vos motivations, bien que je pense que ça ait un rapport avec votre femme... Avait-elle la fâcheuse habitude d'oublier ses clefs ? Ou d'être particulièrement tête en l'air au point d'oublier sans cesse de s'en servir ?... Je n'en sais rien, et d'ailleurs ça ne me regarde pas. Ça n'appartient qu'à vous.

Alexis... Les deux heures qui ont suivi ont été les plus belles, les plus heureuses, et les plus lumineuses de ma vie. Je serais prête à revivre dix fois mon existence entière (et vous savez à quel point elle a été douloureuse et difficile) rien que pour revivre ne serait-ce qu'une seule de ces minutes passées avec vous...

Rien qu'une seule de ces précieuses minutes...

Vous savez... J'avais attendu... Longtemps, si longtemps... Et je me disais que rien ni personne ne pourrait être à la hauteur de cette attente, tellement elle était longue, froide, interminable... Avec quelle joie je me suis rendue compte que je m'étais trompée !!!... Avec quelle joie !...

Nous n'avons fait que parler, Alexis, et pourtant à chaque mot, à chaque pensée, à chaque regard, à chaque sourire échangés, ce fut autant de moments de grâce, à chaque fois un peu plus forts, un peu plus intenses, un peu plus magiques, un peu plus emplis d'extase, et un peu plus douloureux.

Oui, douloureux, Alexis, vous avez bien lu. Car le simple fait de vous écouter et de vous regarder m'a obligée à regarder des vérités en face, des vérités sur moi-même, que jusque-là je refusais de voir et d'avouer. Des vérités qui me dérangent... C'est pareil, je vous en reparlerai plus tard, je crois que j'en aurai amplement le temps (je suis dans l'avion, et à mon avis ce n'est pas demain la veille que je prendrai le chemin du retour...)

Mais cette douleur, issue du choc de ces découvertes, s'est transformée en soulagement. C'était un poids, lourd à porter, lancinant, présent, sourd. J'étais gênée, je ne savais pas par quoi, ni d'où cette gêne venait. Et vous découvrir m'a fait ouvrir les yeux. Et d'un seul coup, je me suis sentie légère. Tellement plus légère...

Pardon pour cette métaphore un brin triviale, mais... Ca vous est peut-être déjà arrivé de porter un vêtement mal coupé, ou pas adapté à votre morphologie ?... Dans ce cas-là, on se tortille, on gigote, on le tire, on l'étend, on essaye de l'arranger pour ne plus qu'il nous dérange, mais rien à faire, il nous gêne et même quand on n'y pense pas, c'est latent en nous, c'est là, c'est présent, trop présent, désagréable. Ce vêtement, Alexis, avant vous c'était ma peau. J'étais très mal dedans. Plus d'une fois j'ai voulu l'enlever, m'en débarrasser... Je ne la supportais plus, elle m'insupportait à un point... Et puis vous êtes arrivé, et d'un sourire, d'un regard, d'une présence, vous avez refait les coutures, déplacé un bouton, reprisé trois ou quatre accrocs, élargi le col, resserré la taille, coupé les étiquettes et rallongé les manches.

C'est la première fois que je vous le dis, Alexis, et ça ne sera pas la dernière. Vous êtes un magicien. Et dans ce cas précis, un tailleur de génie. Vous ne vous soupçonnez pas des talents de grand couturier, hein... Jean-Paul Gaultier n'a qu'à bien se tenir.

My tailor is rich, Alexis.